

Marie-Hélène Ferrari

Le Destin ne s'en mêle pas

POLICIER

Éditions
Clémentine

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Clémentine

Série « Pierucci »

Un goût amer et sucré comme le silence
Comme une absence de lumière
Le Tueur de douleur
L'Enfant
L'Obscure patience de la cellule
Le Trou dans le vent

Thrillers

Les Enfants de Montecassino
Comment j'ai tué le Vieux

Romans, nouvelles

Un Goût amer et sucré comme le silence,
Boire les nuages dans une tasse de porcelaine
La Chronique des Dômes, Tome I

Utiles

La promenade gastronomique de Pierucci en Méditerranée
Le Guide de Bonifacio

Poésie

Contribution à « Une fenêtre sur la Corse »



Autres éditions :

Mélusine (Théâtre)
Pandora (Théâtre)
Cruauté ordinaire (Nouvelles)

Le Destin ne s'en mêle pas

Éditions CLÉMENTINE

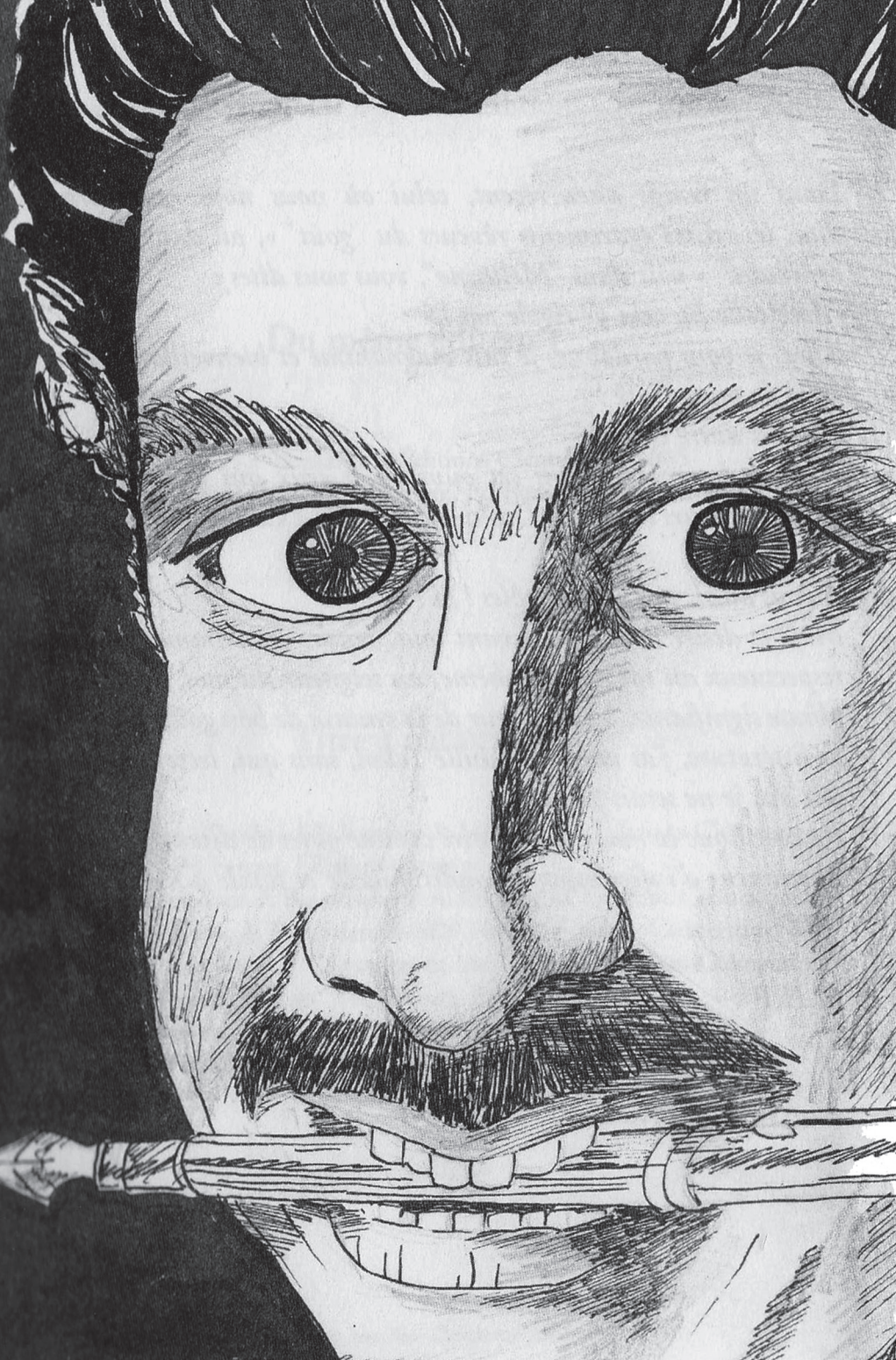
Toute ressemblance avec des personnages
ou des situations ayant existé ne peut être
que pure coïncidence, ce texte étant une
fiction sans aucun lien avec la réalité.

Cher Lecteur,

Voici la troisième réédition du premier tome des aventures du Commissaire Pierucci. Succès inattendu que celui de ce personnage bougon et tendre qui court maintenant sur six opus, et ce n'est pas fini. Ainsi, c'est l'occasion pour moi de vous remercier, de votre curiosité, de votre fidélité, et du courrier abondant que je reçois depuis des années. En espérant que cette première découverte de l'Extrême Sud et de ses habitants vous plairont, et que nous aurons encore des échanges aussi nombreux.

Bien à vous

Marie-Hélène Ferrari



Préface

La plupart des gens sensés considéraient que ces gamins étaient complètement fous pour oser se baigner par ces températures-là, à ces périodes-là, dans ces endroits-là ! Souvent, les mois d'avril, en Corse, sont plus frais que les mois de novembre. C'est dire !

Pourtant, ils ne plongeaient pas à la vue de tout le monde, ils s'en gardaient bien et c'était loin, sur les falaises, qu'on aurait pu voir leurs silhouettes dérisoires se découper contre le ciel, pour autant qu'on ait traîné dans ces coins-là, ce qui était plus qu'improbable, sauf à courir derrière un sanglier, et encore, même eux ne sortaient pas. Il faisait bien trop froid ! Pourtant, ce n'était pas contre la peur de l'eau glacée que luttaient les garçons qui se tenaient debout, transis, mais contre la peur du vide.

Les garçons ? Deux frères !

Le plus jeune, s'agrippant au plus âgé, pareillement tétanisé, muet, grelottait. Ils entendaient le rire d'Antoine, en bas. Presque trente mètres plus bas ! Antoine qui nageait dans les

eaux vertes et gelées, encore battues par les vagues de la tempête récente comme, si on était en plein été. Les déferlantes partaient à l'assaut des falaises de craie, qui n'avaient pas encore pris la teinte immaculée et éblouissante de l'été et qui, sous l'action conjuguée du ciel couvert et de l'eau noire, affichaient grise mine. Et grise mine, c'était bien en dessous de la vérité ! Elles étaient sinistres. Presque maléfiques !

Le moqueur leur hurlait des mots qu'ils n'entendaient pas, cramponnés sur le promontoire duquel le vent tentait de les arracher. Mais il n'était pas nécessaire de les percevoir pour les comprendre. Le ton suffisait. Antoine se moquait, il poussait la *macagna*, il les traitait de lâches, il avait sauté et il se foutait d'eux, qui étaient encore en haut, tandis qu'il faisait le fanfaron dans l'eau glacée, s'y attardant plus que nécessaire, pour le simple plaisir de leur montrer qu'il était un homme, et qu'eux pas ! *Chi sega va !*

« On va se tuer ! Murmura Paul-François, on va se tuer. Et la mère va nous tuer en rentrant !

- *Baullu*, lui répondit son frère aîné. Tu réfléchis seulement, quand tu parles ?

- T'as raison ! Grinça l'autre, c'est toi le « Grand », c'est toi qui vas prendre ! De toute façon, je dirai qu'c'est toi.

- On prendra rien, on s'ra mort ! »

Ils n'avaient pas plus de quinze ans, sûrement moins, on ne savait pas, mais on voyait de loin, en noir sur le ciel sombre, leurs silhouettes dérisoires, maigres et pitoyables, tremblantes, penchées sur l'eau, sur le gouffre, bras

serrés au corps. Et puis, ils se décidèrent. Ils se tinrent par la main et s'élancèrent ensemble, jambes gesticulant dans le vide, poumons pleins et se vidant dans un cri qui ressemblait à un hurlement.

Ils étaient bleus tous les deux, d'avoir séjourné trop longtemps dans l'eau froide. Bleus aussi, d'avoir gravi trois fois la falaise, tout mouillés, sous les gifles cruelles du vent, pour sauter encore et encore, trois fois, et séparément cette fois, *parce que sauter à deux, ça ne compte pas*. Et que, malgré tout, trois fois, ils s'étaient donné la main, inconsciemment. Et l'autre qui se moquait, qui se moquait sans fin, là, en bas. Antoine était impitoyable, lui qui avait deux fois plus couru, deux fois plus sauté qu'eux, filant le long des saignées de calcaire pour s'élancer au plus haut, bien au-delà de ce qu'il leur avait imposé, prouvant qu'il était le meilleur d'entre eux. Les insultant, les encourageant.

Antoine était leur dieu ! Leur maître !

Et ils obéissaient, dans le seul but de voir dans son regard la lueur de respect qu'ils espéraient depuis tant de temps. Ils le guettaient avec une avidité à jamais insatisfaite, et de tous les jeux que le garçon avait inventés, celui-là, pour le moment, était le plus redoutable. Mais, ils ne virent rien de plus dans les yeux durs de l'adolescent, que la condescendance et la commisération qu'ils y trouvaient d'ordinaire.

Ils sautèrent jusqu'à sentir leurs jambes gelées refuser l'escalade et c'est l'aîné qui, baissant la tête, prit son petit frère par la main et, tournant

le dos honteusement, ses affaires sous le bras, s'éloignant, murmura :

« Tu vas tuer le petit ! »

Les quolibets les suivirent longtemps encore, portés par le vent, et une rafale chargée d'embruns les frappa, comme pour y mettre son grain de sel.

Ils claquaient des dents, debout devant leur mère qui leur disait de tout, tout en les frictionnant, les étrillant, jusqu'à ce que leur peau rougisse et leur fasse mal !

« Et ne vous plaignez pas, en plus ! »

Cracha-t-elle, prévenant toute objection. Silence. Silence plein de ressentiment et de rancœur.

« Mais ne comprenez-vous pas ? Vous ne voulez rien comprendre ! Il vous mène par le bout du nez et depuis des années, vous ne faites que des bêtises grâce à lui ! À le suivre sans réfléchir, vous finirez par vous perdre ! »

Reprenant, alors qu'elle se promettait de se taire, elle écumait de rage.

« Il aurait pu vous tuer ! »

Oui ! Les lui tuer *ses chjuchi*, il aurait pu. Un jour il le ferait ! Serrés l'un contre l'autre, tout comme là-haut sur les falaises, ils se taisaient et baissaient la tête ! Ils ne craignent pas moins la colère de leur mère, que ces sauts dans la peur du vide, mais tout bon Bonifacien sait affronter les bourrasques, de quelque nature qu'elles soient. Et le petit, comme toujours, était l'ombre de l'épaule de son frère. C'est d'ailleurs comme cela qu'on l'appelait l'enfant, depuis qu'il avait pris,

tout minuscule encore, l'habitude de se réfugier dans ce creux hospitalier et rassurant. Ce creux qui s'interposait toujours entre lui et le monde. « L'ombre de mon épaule. » L'*Umbricettu*... Il s'énervait le cadet à ce surnom, qui pourtant lui resta ! Et c'est là, qu'elle allait le chercher, pour le secouer fort, parce que le grand, elle n'osait plus trop, il lui avait déjà échappé, il lui faisait même un peu peur avec ses grands yeux noirs et farouches. Ou du moins le croyait-elle ! Mais rien n'y faisait et elle le savait, comme elle savait, dans son cœur de mère, que la prochaine épreuve serait encore plus dure, et que cela ne les empêcherait pas de tout faire, pour la réussir.

Ils sautèrent ainsi, malgré tout, encore très longtemps et de plus en plus haut. Toujours le cœur battant et le corps tremblant, mais ils sautaient. Puis le temps vint où ils s'occupèrent à d'autres jeux, comme leur mère l'avait pressenti. Mais toujours, Antoine resta le chef et jamais ils ne pensèrent à contester son emprise. Jamais ils ne virent, dans ses yeux, autre chose que le mépris et la condescendance habituelle à laquelle ils ne s'habituèrent pourtant, là non plus, jamais. Sait-on pourquoi on aime ?